

PIÈCES À VIVRE

Dossier pédagogique

AVANT
LE SPECTACLE

ACTION CULTURELLE
Académie de Caen

Théâtre et spectacle vivant

APRES
LE SPECTACLE



FINIR EN BEAUTE

Mohamed El Khatib



Dossier réalisé par Vincent PERROT, I.A - I.P.R. de lettres , et coordonné par Régis CULERON, professeur relais académique pour le théâtre et le spectacle vivant.

–SOMMAIRE–

Première partie : avant la représentation

- | | |
|---|-------|
| I. Entrer par l'écriture | p. 3 |
| II. Entrer par la lecture des marges du texte | p. 8 |
| III. Entrer par l'oral profération de répliques | p. 10 |

Deuxième partie : après la représentation

- | | |
|---------------|-------|
| I. Réagir | p. 3 |
| II. Décrire | p. 8 |
| III. Enrichir | p. 10 |
| IV. Prolonger | p. 12 |

« Pièces à vivre » : une série de dossiers pédagogiques conçus en partenariat par la Délégation Académique à l'Action Culturelle de l'Académie de Caen et les structures théâtrales de l'académie à l'occasion de spectacles accueillis ou créés en Région Basse-Normandie.

Le théâtre est vivant, il est créé, produit, accueilli souvent bien près des établissements scolaires ; les dossiers « Pièces à vivre », construits par des enseignants en collaboration étroite avec l'équipe de création, visent à fournir aux professeurs des ressources pour exploiter au mieux en classe un spectacle vu. Divisés en deux parties, destinées l'une à préparer le spectacle en amont, l'autre à analyser la représentation, ils proposent un ensemble de pistes que les enseignants peuvent utiliser intégralement ou partiellement.

Retrouvez ce dossier, ainsi que d'autres de la même collection et des ressources pour l'enseignement du théâtre sur le site de la Délégation Académique à l'action Culturelle de l'Académie de Caen :

<http://www.discip.ac-caen.fr/aca/>

Première partie : avant la représentation

I. Entrer par l'écriture

Il s'agit de proposer aux élèves une suite de texte qui leur permettra d'entrer dans le sujet de la pièce, dans la « fable », à partir de leur propre sensibilité, de leur propre intelligence, d'eux-mêmes et du monde. Le premier début de texte engage sans doute davantage vers le portrait d'une mère, de ses relations avec le narrateur, le second conduit davantage à dire une relation mère-enfant qui se noue à travers le pouvoir des mots, de la lecture, mais de façon inversée.

« Ma mère a 78 ans, elle vient de dépasser l'âge qui lui permettait d'accéder à tous les jeux de société destinés aux joueurs de 7 à 77 ans. Elle a les traits tirés, le visage marqué par les années de souffrance et de bonheur, le corps usé par tant d'hospitalité, de devoir d'hospitalité. Accueillir l'autre, quand on vient des montagnes du RIF, ça a du sens. »

Début du prologue

« Ma mère a 78 ans, elle vient de dépasser l'âge qui lui permettait d'accéder à tous les jeux de société destinés à tous les jeux de société destinés aux joueurs de 7 à 77 ans. Elle a les traits tirés, le visage marqué par les années de souffrance et de bonheur, le corps usé par tant d'hospitalité, de devoir d'hospitalité. Accueillir l'autre, quand on vient des montagnes du RIF, ça a du sens.

Depuis l'hiver dernier, je suis à son chevet. Alors je lui raconte des histoires. »

Début du prologue

II. Entrer par la lecture des marges du texte : (édité en 2015 aux solitaires intempestifs)

En lisant et commentant rapidement ces textes, l'idée est de faire émerger des horizons de lecture, des pistes d'entrée pour le spectacle. Il ne s'agit en aucun cas de restreindre au préalable le regard et l'écoute du spectateur, mais de chercher plutôt à susciter sa curiosité. Quelques axes pourront émerger rapidement : la relation mère-fils, la mort de la mère, le rôle des mots et de la littérature, le matériau du spectacle....

1. Le titre : Finir en beauté

Pièce en un acte de décès

2. Quatrième de couverture

J'ai réuni l'ensemble du matériau-vie » à ma disposition entre mai 2010 et août 2013. Je n'ai pas toujours demandé les autorisations utiles. Je ne me suis pas posé la question de la limite, de la décence de la pudeur. J'ai rassemblé ce que j'ai pu et j'ai reconstruit. Cette fiction documentaire est restituée ici arbitrairement sous la forme d'un livre, de façon chronologique, à peu près linéaire. Il n'y a aucun suspense, à la fin on sait qu'elle meurt et que son fils est très triste. On sait également que si c'était à refaire, j'agisrais sans doute différemment. J'aurais été un fils irréprochable. Les parents se demandent toujours s'ils ont été de bons parents. Mais nous, est-ce qu'on a été de bons enfants ? On a été des enfants au niveau, nous ? On a été des enfants olympiques, nous ?

3. Extrait du prologue :

Depuis l'hiver dernier, je suis à son chevet. Alors je lui raconte des histoires. Elle n'a jamais su lire, elle récitait simplement çà et là quelques versets du Coran appris par cœur lors de brefs passages à l'école coranique de Zaouia. Elle n'a donc lu qu'un seul livre, le Livre, son Livre. Je commence à rattraper le temps perdu, son temps littéraire et notre temps mère-fils. Je lui fais la lecture en français, certains passages en arabe et les silences, en silence, jusqu'à ce qu'elle s'endorme ; Parfois, même endormie, je poursuis la lecture à cette mère somnolente qui ne comprend ni les passages de Proust, ni les aventures du sultan Mourad de La légende des siècles. L'intensité est ailleurs, plus que les textes, c'est notre relation qui est en tension. Chaque livre est du temps de vie sur le temps de mort, chaque parole, chaque reprise de souffle est in instant de paix.

Le printemps vient s'immiscer dans la chambre de ma mère, écouter les histoires de ma mère et m'accompagner dans la lecture du Livre de ma mère d'Albert Cohen. Je crois que ce fut sa lecture préférée. J'avais décidé de lire toute la nuit. Elle n'a jamais autant souri, me regardant fixement dans les yeux, sa main dans la mienne.

Elle ne dort pas.

Son corps est rigide et froid.

Moi je lis et elle, elle m'aime.

Elle meurt et je lis pour la maintenir en vie.

Il est 4 heures.

Le livre est fini, ma mère est partie.

J'ouvre un autre livre.

III. Entrer par l'oral : profération de répliques

Les élèves sont répartis en groupe de deux à quatre. Après un rapide échauffement, il leur est distribué un des extraits. Après un temps de préparation, ils proposent une lecture à voix haute du passage qui leur a été donné. Quand tous les groupes sont passés, s'en suit un échange sur la façon dont ils imaginent le spectacle qu'ils vont voir.

Quelques passages du texte de Mohammed El Khatib :

Extrait n°1

-Qu'est-ce que tu fais ?

-Je vais filmer maman.

-Certainement pas. Tu vas faire ta sociologie ailleurs ! T'as vu dans quel état elle est ? Il est hors de question que les gens la voient comme ça.

Extrait n°2

J'ai appris qu'en 1996, on avait proposé une greffe à ma mère. Mais, à l'époque, elle n'avait aucune douleur et n'avait mesuré la gravité du problème. On lui avait accordé cinq jours de réflexion. Elle a demandé combien de temps elle devrait rester à l'hôpital. On lui a répondu une semaine. Elle a dit non, mon fils est trop petit.

En 1996, j'avais 16 ans.

Extrait n°3

-T'as un arriéré de 75 euros au titre de l'assurance de rapatriement.

-Ah d'accord.

-Qu'est-ce que c'est ?

-c'est l'assurance rapatriement.

-C'est-à-dire ?
-C'est pour qu'en cas de décès nos corps soient rapatriés au Maroc.
-Maman et toi ?
-oui, et vous aussi.
-Je croyais que c'est moi qui décidais où je voulais être enterré.
-oui c'est toi qui décides, mais au Maroc.

Extrait n°4

Je reçois un appel de ma sœur qui me demande de venir de toute urgence à l'hôpital.
Les médecins lui ont annoncé que ma mère ne passerait pas la nuit.
Je suis à Belle-Île-en-Mer.
Il est 22h34.
Plus jamais je n'irai sur une île.

Extrait n°5

Cela faisait deux jours que nous n'avions pas pleuré.
Il était environ 19 heures et il nous fallait servir la soupe à tous les convives compatissants dont on ne savait plus s'ils étaient là pour ma mère ou pour la soupe ou un peu des deux.
On se met alors à chercher les petits bols de soupe pour mettre la table et je ne les vois pas. On commence à regarder mais on ne les trouve pas.
Mes sœurs s'y mettent, mon père aussi. Rien.
Rien et je sens qu'inexorablement la tension monte à cause de ces petits bols de soupe.

Extrait n°6

-Je suis le fils d'Ahmed,
-Ahmed de l'Argonne ?
-Non Ahmed de Meung-sur-Loire....
-Ahmed originaire du Targuist ?
-Non Ahmed de Tanger...
-Ahmed qui a une 405 Peugeot ?
-Non, non !
-Ahmed dont la femme est décédée ?

-Oui !!! Oui, oui, c'est ça ! C'est moi, enfin c'est ma mère...

Extrait n°7

De toute façon la mort des mères ça n'existe pas, une mère, c'est indestructible, une mère c'est de l'acier trempé et surtout une mère arabe qui veille sur sa portée de quelque endroit qu'elle soit. Le corps s'en va quelque part dans la terre, mais l'esprit est toujours vivant, dans un mouvement, un souvenir, une odeur. Et puis ces instants de séparation, au-delà d'être douloureux, sont précieux. Ils marquent le temps, notre temps. Caresse ta peine. Ta mère est là, dans tes mots, dans ta poésie.

Deuxième partie : après la représentation

I. Réagir

Le carnet de bord, carnet de lecture peut-être le support pour les premières impressions des élèves suivant des rituels qui ont été mis en place tout au long d'un parcours de découverte du spectacle vivant. L'on peut privilégier certains modes d'approche :

Un croquis de la représentation

Un nuage de mots constitué collectivement à partir de ceux que chaque élève a formulé pour rendre compte du spectacle

Des questions qui sollicitent la sensibilité ou l'imaginaire des élèves :

- Quelles sont vos premières impressions, réactions, émotions, peut-être difficultés à entrer dans le spectacle ?
- Le sujet du spectacle, la façon dont est évoquée la maladie et la mort de la mère vous semblent-ils à certains moments déplacés, choquants ?
 - Dans une telle perspective, peut-être envisagée la question de l' « intime/extime », de la pudeur, de la réserve ou de ce qui pourrait apparaître comme de l'exhibition, de l' « inmontrable », de l' « indicible »
 - en corollaire, ce que la démarche artistique apporte, modifie, change d'une approche autobiographique, intime, personnelle, ce qu'elle peut transgresser en matière d'interdits, de tabous
- Une ou plusieurs images vous viennent-elles à l'esprit quand vous évoquez ce spectacle ?
- Ce spectacle vous rappelle-t-il une autre expérience de théâtre ? une autre œuvre (littéraire, artistique....) ?

II. Décrire

Il s'agit ici de suspendre tout jugement de valeur a priori, de dépasser les formules instinctives et épidermiques en privilégiant une entrée descriptive, formuler dans des termes clairs et précis ce que l'on voit, ce que l'on entend, ce que l'on ressent. C'est un travail collectif de collecte des informations sur le spectacle en suivant deux axes principaux : l'espace et l'acteur.

1) L'espace :

Décrire le lieu théâtral :

- a-t-il été créé pour le spectacle ?

- relation entre l'espace dédié au public et celui de représentation : sont-ce des espaces proches, éloignés, en lien l'un avec l'autre ? (idée de porosité)

Décrire l'espace scénique du plus général au plus précis :

- Quelles sont ces caractéristiques ?

- Est-il unique ou évolutif ?

- L'espace est-il encombré, vide, minimaliste ?

- Quels sont les éléments qui le composent ?

Video, bande-son

Accessoire(s)

2) L'acteur :

Le choix est fait délibérément de considérer l'artiste sur scène comme un acteur, mettant en œuvre une démarche artistique.

Description physique :

- vêtements
- apparence physique, maquillage
- gestuelle, mimiques
- postures, attitudes
- occupation de l'espace
- entrées et sorties
- démarches, déplacements, trajectoires
- rapport texte et voix

Cette description amène naturellement à une interprétation fondée sur les choix de mise en scène et de scénographie.

III Enrichir

ENTRETIEN : Mohamed El Khatib, *Finir en beauté* / 25 mars 2016/ Centre Wallonie-Bruxelles dans le cadre L'L à 25 à Paris.

Inferno : ***De quelle manière les sms, les mails, ce que vous appelez des « matériaux vies », ont pu rejoindre le cadre de la représentation de Finir en beauté, cette pièce en un acte qui traite du décès de votre mère et s'intégrer aux notes et extraits d'enregistrements sonores et vidéos ?***

Mohamed El Khatib : C'est la question des agencements qui est essentielle. Je pense le texte comme un paysage, un tableau où on pourrait circuler librement et pas nécessairement de gauche à droite. Enfant, j'ai commencé par lire de droite à gauche. Ça a l'air anecdotique mais ça façonne un regard je délivre très tôt les règles du jeu et j'essaye de trouver des narrations qui soient les plus ouvertes possibles. Le seul fil narratif est alors la pensée, dans un mouvement d'écriture qui fait claudiquer le sens et heurte la forme. Le cadre du tableau est assez clair pour moi, même si j'utilise des matériaux très hétéroclites. Ma méthode est la suivante : j'accumule tous les matériaux possibles soit sur une période, soit sur une question. Après je fais un premier tri, je ne garde que les choses qui m'intéressent. Je me demande si chaque élément est suffisamment fort en soi. Puis, je pense à un agencement afin de définir un ou des parcours possibles. Je me demande par où je commence, quelle est la porte d'entrée... J'imagine quelqu'un qui circule comme il le voudrait à l'intérieur de ce chemin tracé. Pendant cette construction, j'essaye d'être au plus proche de la vie en maintenant cette idée d'événements qui se télescopent de manière incongrue.

Inferno : ***L'intégration de ces « matériaux vies » donne l'impression quand on assiste à Finir en beauté que tout est vrai. Est-ce le cas ?***

Mohamed El Khatib : Tout n'est pas vrai. Au théâtre, je suis contre par exemple l'idée de produire des effets de réel ou l'idée de décor réaliste. Je ne supporte plus le théâtre avec des personnages, parce que je n'arrive plus à y croire. Je

suis plus sensible au documentaire. Dans 90 % des propositions artistiques, on a affaire à des gens qui se planquent. On dit en substance rassurez-vous, tout va bien se passer, on est au théâtre. Alors qu'au contraire, j'essaie de dire ne soyez pas rassurez, nous ne sommes plus au théâtre, ou plutôt de faire coïncider le théâtre avec la vie, ou plus aisément, je rapproche mon théâtre de ma vie. Nous sommes en prise directe avec quelque qu'un. Pour autant, pour moi la vérité n'existe pas, la réalité non plus. Quand je parle, je raconte une histoire et cela est nécessairement tronqué. C'est la lecture de ma scène, alors selon l'endroit où l'on se place, on ne voit pas la même chose. Je donne à entendre et voir la version que je désire partager. Cela sert une sensation plutôt qu'une autre. Je garde un cadre réaliste et j'introduis dedans de la fiction pour porter mon propos. Ou plutôt que de fiction, il me faut parler d'écriture. C'est là l'essentiel pour moi, le témoignage brut ne m'intéresse pas en tant que tel, c'est le passage par la langue qui permet de partager réellement une parole intime...

Inferno : ***Telle une confession...***

Mohamed El Khatib : Mais par l'agencement et le travail d'écriture, c'est par là aussi que surgit nécessairement la fiction, par le rythme notamment. D'autre part, pour moi ce qui est essentiel est la mise à nu du dispositif, l'énonciation des règles du jeu afin de ne pas ajouter de la mystification à notre travail et ne pas faire du théâtre un rapport de domination supplémentaire.

Inferno : ***Est-ce un principe d'honnêteté que vous instaurez comme un contrat ou un pacte que vous signez tout de suite avec le lecteur/spectateur ?***

Mohamed El Khatib : Oui, même si je pense qu'il ne sert à rien de tout dire. Mais plus on va partager notre processus de fabrication, plus on va mobiliser l'intelligence du spectateur qu'on va rendre complice et non pas dindon d'une farce désuète. Je m'acharne à travailler la question des codes pour modifier la perception des objets et changer le rapport aux spectateurs. Aujourd'hui au théâtre, majoritairement, on est encore à l'ère du minitel. Qu'on se comprenne, ce n'est pas de l'usage des technologies dont il s'agit mais il est plutôt question d'adresse : à qui je parle et d'où je parle ? L'engagement politique a malheureusement tendance à se diluer aujourd'hui et par là même cela renvoie aussi aux conditions de production de notre travail.

Inferno : ***Vous ne croyez pas en la précarité, la fragilité matérielle comme rançon de la création ?***

Mohamed El Khatib : Non je crois que c'est un mythe dont il faut se défaire. Par ailleurs, je trouve qu'il existe quelque chose d'infantilisant dans le fait que ce soit autrui qui décide la valeur de votre travail. D'une certaine façon, on est soumis à la spéculation. Aujourd'hui, je bénéficie d'une bulle spéculative favorable, jusqu'à ce qu'elle éclate. Après, je ne crois pas à la précarité comme moteur de la création, non quand on est précaire on a plus d'emmerdes, point. Ça ne fait pas de vous un meilleur écrivain. Pour le reste, je gagne 2400 euros par mois et ça m'est suffisant pour bien vivre. Je suis fils d'ouvrier, je connais la valeur du travail, et faire du théâtre croyez-moi, c'est difficile, mais ce n'est pas un sacerdoce. J'écris, je joue et j'arrive à en vivre. Pour moi, le plus grand luxe est de pouvoir décider des sujets que je traite et de travailler avec des gens que j'aime. Cette liberté-là n'a pas de prix.

Inferno : ***La censure aujourd'hui serait-elle d'avantage présente du côté des producteurs, que des auteurs ?***

Mohamed El Khatib : Le système théâtral, comme le reste de la société, s'est ancré dans des logiques marchandes. C'est une course à l'audimat qui génère doucement des formes de censure. Les objets artistiques sont de plus en plus calibrés. On observe une circulation circulaire des mêmes objets qui passent d'une scène nationale à l'autre. Du coup, il existe très peu de lieux de prise de risque et d'audace. Car il y a un manque de courage politique avec cette logique de rentabilité. Pour se détourner de ces schémas, soit on opte pour les réseaux underground, souvent jusqu'à l'essoufflement... Soit on cherche des niches mais il n'y en a pas beaucoup. En Belgique j'ai pu trouver d'autres alternatives heureuses comme L'L à Bruxelles par exemple. Un endroit dédié à la recherche et où c'est cette même recherche, sans obligation de résultat qui est financée.

Inferno : ***Comment parvenez-vous à parler de sujet comme la mort d'une manière vivante, drôle, simple, touchante ?***

Mohamed El Khatib : Je ne me pose pas la question. C'est la distance qu'introduit l'écriture qui me permet de développer un rapport et une présence simple. Par la mise en forme, on sort de l'anecdote pour aller vers quelque chose de plus universel. En ce qui concerne la question du deuil, je fais théâtre de ce qui m'entoure. Je suis confronté

à la disparition de ma mère d'accord, mais comment puis-je traiter cette question tragique et pathétique à la fois, alors que j'ai envie de partager mon appréhension de ce deuil de façon presque heureuse. Et je ne sais pas comment faire autrement qu'en y injectant naturellement un certain humour qui n'est rien d'autre qu'une forme de pudeur. En somme, de la délicatesse pour ne pas être plombé par la mort.

Propos recueillis par Quentin Margne

* Extrait de Pièce en 1 acte de décès de Mohamed El Khatib, p.37, publié aux éditions L'L

IV Polonger

Groupement de textes : la relation mère-fils

« Il la serrait dans ses bras, sur le seuil même de la porte, encore essoufflé d'avoir monté l'escalier quatre à quatre, d'un seul élan infaillible, sans manquer une marche, comme si son corps conservait toujours la mémoire exacte de la hauteur des marches. En descendant du taxi, dans la rue déjà très animée, encore luisante par endroits des arrosages du matin que la chaleur naissante commençait de dissiper en buée, il l'avait aperçue, à la même place que jadis, sur l'étroit et unique balcon de l'appartement entre les deux pièces, au-dessus de la marquise du coiffeur (...). Elle était là, avec ses cheveux toujours abondants mais devenus blancs depuis des années, encore droite cependant malgré ses soixante-douze ans, on lui aurait donné dix ans de moins à cause de son extrême minceur et de sa vigueur encore apparente, et il en était ainsi de toute la famille, tribu de maigres à l'allure nonchalante et dont l'énergie était infatigable, sur qui la vieillesse semblait n'avoir pas de prise. A cinquante ans, l'oncle Emile semblait un jeune homme, la grand-mère était morte sans courber la tête. Et quant à la mère, vers qui il courait maintenant, il semblerait que rien ne réduirait sa douce ténacité, puisque des dizaines d'années de travail épuisant avaient respecté en elle la jeune femme que Cormery enfant admirait de tous ses yeux.

Quand il arriva devant la porte, sa mère l'ouvrait et se jetait dans ses bras. Et là, comme chaque fois qu'ils se retrouvaient, elle l'embrassait deux ou trois fois, le serrant contre elle de toutes ses forces, et il sentait contre ses bras les côtes, les os durs et saillants des épaules un peu tremblantes, tandis qu'il respirait la douce odeur de sa peau qui lui rappelait cet endroit, sous la pomme d'Adam, entre les deux tendons jugulaires, qu'il n'osait plus embrasser chez elle, mais qu'il aimait respirer et caresser étant enfant et les rares fois où elle le prenait sur ses genoux et où il faisait semblant de s'endormir, le nez dans ce petit creux qui avait pour lui l'odeur, trop rare dans sa vie d'enfant, de la tendresse. Elle l'embrassait et puis, après l'avoir lâché, le regardait et le reprenait pour l'embrasser encore une fois, comme si, ayant mesuré en elle-même tout l'amour qu'elle pouvait lui porter ou lui exprimer, elle avait décidé qu'une mesure manquait encore. « Mon fils, disait-elle, tu étais loin. » Et puis, tout de suite après, détournée, elle retournait dans l'appartement et allait s'asseoir dans la salle à manger qui donnait sur la rue, elle semblait ne plus penser à lui ni d'ailleurs à rien, et le regardait même parfois avec une étrange expression, comme si maintenant, ou du moins elle en

avait l'impression, il était de trop et dérangeait l'univers étroit, vide et fermé où elle se mouvait solitairement. »

Albert Camus, *Le premier homme*, Gallimard, 1994.

« 29 octobre 1977

Idée - stupéfiante, mais non désolante - qu'elle n'a pas été «tout» pour moi. Sinon, je n'aurais pas écrit d'œuvre. Depuis que je la soignais, depuis six mois, effectivement, elle était «tout» pour moi, et j'ai complètement oublié que j'avais écrit. Je n'étais plus qu'éperdument à elle. Avant, elle se faisait transparente pour que je puisse écrire.

31 octobre

Lundi 15 h - Rentré seul pour la première fois dans l'appartement. Comment est-ce que je vais pouvoir vivre là tout seul. Et simultanément évidence qu'il n'y a aucun lieu de recharge.

5 novembre

Après-midi triste. Brève course. Chez le pâtissier (futilité) j'achète un financier. Servant une cliente, la petite serveuse dit Voilà . C'était le mot que je disais en apportant quelque chose à maman quand je la soignais. Une fois, vers la fin, à demi inconsciente, elle répéta en écho Voilà (Je suis là, mot que nous nous sommes dit l'un à l'autre toute la vie). Ce mot de la serveuse me fait venir les larmes aux yeux. Je pleure longtemps (rentré dans l'appartement insonore).

Ainsi puis-je cerner mon deuil. Il n'est pas directement dans la solitude, l'empirique, etc.; j'ai là une sorte d'aise, de maîtrise qui doit faire croire aux gens que j'ai moins de peine qu'ils n'auraient pensé. Il est là où se redéchire la relation d'amour, le «nous nous aimions». Point le plus brûlant au point le plus abstrait...

19 novembre

[Brouillage des statuts]. Pendant des mois, j'ai été sa mère. C'est comme si j'avais perdu ma fille (douleur plus grande que cela? Je n'y avais pas pensé).

30 novembre

Ne pas dire Deuil. C'est trop psychanalytique. Je ne suis pas en deuil. J'ai du chagrin.

7 décembre

Maintenant, parfois monte en moi, inopinément, comme une bulle qui crève: la constatation: elle n'est plus, elle n'est plus, à jamais et totalement. C'est mat, sans adjectif - vertigineux parce qu'insignifiant (sans interprétation possible). Douleur nouvelle.

27 décembre

Urt

Crise violente de larmes (à propos d'une histoire de beurre et de beurrier avec Rachel et Michel). 1) Douleur de devoir vivre avec un autre «ménage». Tout ici à U. me renvoie à son ménage, à sa maison. 2) Tout couple (conjugal) forme bloc dont l'être seul est exclu.

12 février 1978

Neige, beaucoup de neige sur Paris; c'est étrange. Je me dis et j'en souffre: elle ne sera jamais plus là pour le voir, pour que je le lui raconte.

6 mars

Mon manteau est si triste que l'écharpe noire ou grise que je mettais toujours, il me semble que mam. ne l'aurait pas supportée et j'entends sa voix me disant de mettre un peu de couleur.

Pour la première fois, donc, je prends une écharpe de couleur (écossaise).

20 mars

On dit (me dit Mme Panzera): le Temps apaise le deuil - Non, le Temps ne fait rien passer; il fait passer seulement l'émotivité du deuil.

2 avril

Qu'ai-je à perdre maintenant que j'ai perdu la Raison de ma vie - la Raison d'avoir peur pour quelqu'un.

Deuil Casa 27 avril 1978 matin de mon retour à Paris

- Ici, pendant quinze jours, je n'ai cessé de penser à mam., et de souffrir de sa mort.

- Sans doute qu'à Paris il y a encore la maison, le système qui était le mien quand elle était là.

- Ici, loin, tout ce système s'écroule. Ce qui fait, paradoxalement, que je souffre beaucoup plus lorsque je suis «à l'extérieur», loin d'«elle», dans le plaisir (?), la «distraction». Là où le monde me dit: «Tu as tout ici pour oublier», d'autant moins j'oublie. »

Roland Barthes, *Journal de deuil*, Seuil-IMEC, 2009.

« O toi, la seule, mère, ma mère et de tous les hommes, toi seule, notre mère, mérites notre confiance et notre amour. Tout le reste, femmes, frères, sœurs, enfants, amis, tout le reste n'est que misère et feuille emportée par le vent.

Il y a des génies de la peinture et je n'en sais rien et je n'irai pas y voir et ça ne m'intéresse absolument pas et je n'y connais rien et je n'y veux rien connaître. Il y a des génies de la littérature et je le sais et la comtesse de Noailles n'est pas l'un d'eux, ni celui-ci, ni celui-là surtout. Mais ce que je sais plus encore, c'est que ma mère était un génie de l'amour. Comme la tienne, toi qui me lis. Et je me rappelle tout, tout, ses veilles, toute la nuit, auprès de moi malade, sa bouleversante indulgence, et la belle bague qu'elle avait, avec quelque regret mais avec la faiblesse de l'amour, si vite accepté de m'offrir. Elle était si vite vaincue par son écervelé de vingt ans. Et ses secrètes économies, à moi seul destinées quand j'étais étudiant, et toutes ses combines pour que mon père n'apprenne pas mes folies et ne se fâche pas contre le fils dépensier. Et sa naïve fierté, lorsque le rusé tailleur lui avait dit, pour l'embobiner, que son fils de treize ans avait « du cachet ». Comme elle avait savouré ce mot affreux. Et ses doigts secrètement en cornes contre le mauvais œil quand des femmes regardaient son petit garçon de merveille. Et, durant ses séjours à Genève, sa valise toujours pleine de douceurs, ces douceurs qu'elle appelait « consolations de la gorge » et qu'elle achetait secrètement, en prévision de quelque envie subite de ma part. Et sa main qu'elle me tendait soudain, brusquement, pour serrer la mienne comme à un ami. « Mon petit kangourou », me disait-elle. Tout cela est si proche. C'était il y a quelques milliers d'heures. »

Albert Cohen, *Le Livre de ma mère*, Gallimard, 1954.

Annexe : dossier de présentation du spectacle par La société de production Zirlib



ZIRLIB

www.zirlib.fr

108 rue de Bourgogne - 45000 Orléans Courriel : zirlib@yahoo.fr

Référent – Martine Bellanza : 06.22.78.46.43

Siret : 504 642 737 00010 _ Licence : 2-102 06 26

Finir en beauté

Distribution :

Texte, conception, jeu : Mohamed El khatib

Environnement visuel : Fred Hocké

Environnement sonore : Nicolas Jorio

Mentions obligatoires :

Finir en beauté est une production Zirlib en co-production avec le Tandem Douai-Arras/Théâtre d'Arras, montévidéo-créations contemporaines(Marseille), le Théâtre de Vanves, le Centre Dramatique National d'Orléans/Loiret/Centre, la Scène Nationale de Sète et du Bassin de Thau.

Avec l'aide à la production de l'association Beaumarchais-SACD ,le soutien à la création du Festival ActOral et le soutien du Fonds de dotation Porosus.

Ce texte a bénéficié de l'aide à la création du CnT, il a reçu l'aide à l'écriture et l'aide à l'édition de l'Association Beaumarchais-SACD, une bourse de la Région Languedoc-Roussillon.

Il est édité aux éditions Les Solitaires Intempestifs en France (*et L'L édition pour la Belgique*)

Zirlib est un collectif porté par la Région Centre –Val de Loire, conventionné par le Ministère de la Culture - Drac Centre-Val de Loire, et soutenu par la ville d'Orléans.

Mohamed El Khatib, artiste associé au CDR Tours-Théâtre Olympia et au Théâtre du Beauvaisis. Il est accompagné par L'L – Lieu de recherche et d'accompagnement pour la jeune création (Bruxelles).

Présentation /français

Finir en beauté

Mohamed El Khatib voulait écrire un texte à partir d'entretiens réalisés avec sa mère. Le 20 février 2012, la mort interrompt tout. Sur le lit d'hôpital, sa mère l'interroge: « Pas d'opération ni rien ? — Non, rien. Ils ne peuvent plus rien faire. »

L'émiettement intérieur du fils orphelin s'incarne dans un récit discontinu, servi par une forme composite: extraits de journaux, emails envoyés et reçus, messages téléphoniques, sms, bribes d'échanges avec le père, transcriptions d'enregistrements, vidéos... Le matériau intime embrasse fiction et documentaire. Ces instantanés de vie évoquent avec délicatesse la famille, le pays, la langue maternelle, le souvenir, le deuil. À travers cette cartographie émouvante, mais aussi caustique et souvent drôle, Mohamed El Khatib, seul en scène, porte ce récit autobiographique.

Présentation/anglais

A perfect ending Mohamed El Khatib wanted to write a text based on interviews carried out with his mother. The 20th of February, her death brings it all to an end. On her hospital bed, her mother enquires: "No operation or anything?" "No, nothing. There's nothing more that can do." The inner crumbling of the orphan son is embodied in a discontinuous narrative sustained by a composite form: newspaper extracts, emails that were sent and received, telephone messages, text messages, fragments of dialogue with the father, transcripts of recordings, videos... The intimate material encompasses fiction and documentary. Those snapshots of life delicately conjure up the notions of family, country, mother tongue, memory and loss. Through this moving cartography that is also pungent and often funny, Mohamed El Khatib, alone on the stage, carries this autobiographical narrative.